

par son truchement et se maintient en lui. Le miracle, du fait qu'on le raconte, se reproduit et retrouve sa force. C'est par la parole vivante que se perpétue la vertu qui fut agissante une fois, et ainsi elle continue à agir, même après des générations.

Un jour qu'on demandait à un Rabbi (dont le grand-père avait été le disciple du Baal-Shem) de raconter une histoire, il répondit : « Une histoire, il faut qu'on la raconte de telle sorte qu'elle agisse et soit un secours en elle-même. » Puis il fit ce récit : « Mon grand-père était paralysé. Comme on lui avait demandé de raconter quelque chose de son Maître, il se prit à relater comment le Baal-Shem, lorsqu'il priait, sautillait et dansait sur place. Et pour bien montrer comment le Maître le faisait, mon grand-père, tout en racontant, se mit debout, sautillant et dansant lui-même. A dater de cette heure, il fut guéri. Eh bien, c'est de cette manière qu'il faut raconter. »

Mais à côté de la tradition orale, une tradition écrite s'était aussi instituée dès les origines mêmes du mouvement. Toutefois aucun des textes eux-mêmes, du moins pour ceux des premières générations, ne nous a été conservé intégralement dans sa forme initiale et authentique. Certains Tsaddikim ont bien tenu, au temps de leur jeunesse, à consigner formellement par écrit les actes et les paroles de leurs Maîtres ; seulement c'était surtout, nous dit-on, afin de conserver eux-mêmes ces témoignages, et non point dans l'intention de les répandre dans le public. Nous savons de source sûre, par exemple, que le Rabbi de Berditshev — sans doute celui de tous les Rabbis qui fut le plus proche du peuple — tenait un Journal de tous les faits et gestes et de tous les propos, même profanes, de son Maître, Rabbi Dov Baer de Mezritsh, surnommé le Grand Maggid (1) ; et nous savons aussi qu'il relisait sans cesse lui-même les notes qu'il avait prises, se concentrant et s'efforçant toujours encore d'en pénétrer le sens. Or, rien de tout ce Journal ne nous est parvenu ; et très peu de choses ont été conservées des autres écrits originaux.

(1) Maggid : prédicateur. Les trois exercices véritables du Tsaddik sont, en effet, la prière (liturgique), l'étude et l'enseignement (de l'Écriture) et la prédication. Certains des Tsaddikim étaient des prédicateurs itinérants.

La légende, cette forme attardée du mythe, s'est en général créée dans la littérature universelle à des époques où déjà la relation littéraire se développait à ses côtés, ou même avait atteint un certain degré de perfection. Ainsi la légende bouddhique avec le conte littéraire hindou ; ainsi la légende franciscaine avec la « nouvelle » italienne primitive.

Il en va tout autrement, par contre, de la légende hassidique, et ce n'est guère que de nos jours que la relation proprement littéraire a commencé à prendre forme parmi les Juifs de la Diaspora, lesquels avaient conservé une tradition orale. Les Hassidim, en se racontant les uns aux autres les récits des faits et gestes de leurs Maîtres et en se transmettant la louange de leurs Tsaddikim, n'avaient sous les yeux aucun modèle littéraire dont ils pussent s'inspirer peu ou prou, et la légende qu'ils étaient en train de former ne pouvait pas, non plus, s'adapter et convenir parfaitement à la poésie populaire. Le feu intérieur du Hassidisme était bien trop violent, trop passionné, pour se satisfaire des allures paisibles et plutôt modérées du conte populaire ; les récits étaient en outre bien trop chargés de sens pour y tenir et s'y enfermer. Aussi la légende hassidique n'a-t-elle donc pas trouvé de forme où s'insérer.

* * *

L'auteur, comme moi, qui se fixe pour but, à partir des écrits dont on peut disposer (et de quelques relations orales également) de peindre les Tsaddikim dans leur personne et dans leur vie tant concrètes que légendaires, se voit contraint d'improviser la pure ligne épique qui a fait défaut jusqu'ici. Le long travail auquel je me suis livré m'a fait apparaître comme unique moyen d'y parvenir l'abandon pur et simple, avant tout, des formes chimériques que j'avais sous les yeux, tantôt incomplètes et tantôt surchargées, à la fois obscures et pleines de digressions, afin de reconstituer les faits avec le maximum de précision possible en utilisant toutes les variantes et, au besoin, d'autres textes apparentés, pour les condenser dans une forme cohérente et adaptée au mieux à leur contenu. Mais je ne me suis pas fait faute, néanmoins, de relever soigneusement et de conserver chaque fois qu'il